

3

LES CATALANS

La frontière passée, Arlette disparut tout à fait de mon esprit. C'était dans les règles. Je n'avais été pris que par sa fraîcheur d'adolescente, que par sa beauté. Je ne l'aimais pas plus que je n'avais aimé Lili. Simple désir physique. *C'est Paquita que j'aime. Arlette, simple diversion.* C'est pour revoir Paquita que je revenais en Espagne. J'y serais revenu même si Forn ne m'avait pas écrit, même si la mère d'Arlette ne m'avait poliment prié de ficher la paix à sa fille.

Il faisait une chaleur épaisse, mais la *Costa Brava* me parut plus belle que l'année d'avant. À Barcelone, le soleil tapait dur.

Forn n'était pas à l'adresse qu'il m'avait indiquée, la pension Dolores n'existait plus, l'atelier de Mariano sentait l'abandon — de la boulangerie où Paquita avait travaillé, il ne restait que les murs calcinés. Aux arbres des Ramblas, de belles feuilles languissantes pendaient, déjà roussies par places; des volées de moineaux et de pigeons passaient au-dessus de la foule, filles en robes claires, hommes en salopette. La

gaîté sonnait faux, les sourires s'effilaient en nasillements d'arrière-gorge. Malgré la moiteur, la lourdeur de l'air immobile, c'eût été un jour où il eût fait bon d'être nus sur une plage, à deux, et de se laisser vivre. Mais il n'était pas question de se laisser vivre. Les terrasses bondées ne faisaient pas plus illusion que l'orchata qui donnait aux lèvres des consommateurs de curieuses teintes d'albâtre. Les Catalans étaient maîtres chez eux, mais la guerre leur pesait. Les nouvelles n'étaient pas tellement bonnes. Badajoz et Irun venaient de tomber et Franco débarquait du Maroc un matériel de guerre chaque jour accru. Dans un temps moins fraternel, les journaux auraient pu faire rapidement fortune, tant la soif de nouvelles me sembla intense. J'entendis souvent ce premier jour :

— On les aura. On va aller aider nos frères de Madrid.

Nos frères de Madrid! Cela était dit en catalan. *Il faudra que je demande à Forn ce qu'il pense maintenant du séparatisme.* L'on m'arrêta et me fouilla plusieurs fois. À la fin, excédé, je demandai au garçon qui dirigeait la patrouille de sécurité où je pourrais trouver Forn.

— Tu dois le connaître, puisqu'il est comme toi de la F.A.I. Le garçon en portait l'insigne épingle sur sa salopette.

— Il doit être au siège. Viens avec nous si tu veux. On y va. Des camions armés circulaient dans les rues, et à mesure que nous approchions de la Vía Layetana, des nuées de miliciens armés jusqu'aux dents semblaient littéralement jaillir du trottoir. Au siège de la Fédération, un ancien Palais, des camarades de l'année dernière me reconnurent.

— Il y a longtemps que tu es arrivé?

Cet après-midi.

— Pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite? On est sacrément contents de te revoir. Forn ne va pas tarder, je suppose.

Un grand type blond que je n'avais jamais vu s'approcha de moi. Il avait la mâchoire en galoche, et une longue cicatrice partageait sa joue droite.

— Surtout, me recommanda-t-il, ne parle pas à Forn de son frère

ni de sa nièce. Il a failli nous tuer tous quand on a été apporter des fleurs chez lui après leur mort.

— Il me l'a écrit.

Nous parlâmes encore un peu, puis je m'endormis. Le passage de la frontière, sans passeport, avait été beaucoup plus difficile que je l'imaginai. Un tintamarre me tira d'un cauchemar où Paquita me tuait par jalousie. Forn était devant moi, amaigri, mais avec toujours dans le regard cette belle flamme droite qui donnait à son visage buriné un air enfantin. Il m'embrassa et m'emmena chez lui dans une petite auto verte réquisitionnée par la F.A.I. Il repartit aussitôt, me disant qu'il avait une affaire importante à terminer, et que nous bavarderions à l'aise le lendemain. Il y avait de quoi manger dans la cuisine. Je fermai la fenêtre de la chambre et me rendormis tout habillé.

Je m'éveillai en entendant marcher. La fenêtre était de nouveau ouverte et l'aube entraînait dans la chambre. Un bol de café fumait sur la table de nuit.

— Bois, me dit Forn.

Je bus le bol, avalai deux tartines et redemandai un autre bol et d'autres tartines. Quand je fus bien rassasié, il s'assit sur le bord du lit. Il était rasé de frais et portait une salopette propre.

— Alors, le Joyeux, tu as reçu ma lettre?

Mon regard tomba sur une photographie de Vicenç et de Francisca.

— Oui, Forn. Je suis parti dès que je l'ai reçue.

— Je ne parle pas de cette lettre-là, mais de la première, m'interrompit brutalement mon ami. Tu aurais été pourtant utile ici il y a un mois. On n'est jamais de trop dans des moments pareils.

— Je n'avais pas un sou, et mon bachot à passer. J'ai d'ailleurs été recalé.

— Un bachot à passer! Comme les bourgeois! Est-ce que je suis bachelier, moi? J'ai appris à l'usine, aux syndicats et en prison ce que c'est que la vie... Bachot... Ta marraine t'a donc coupé les vivres?

Sa voix était pleine de sarcasmes, et comme à la limite de la grossièreté. Il était pourtant d'une exquise politesse, avant...

— Non, elle ne m'a pas coupé les vivres, lui répondis-je sèchement. C'est moi qui n'ai plus voulu de son argent, et dès mon retour à Paris.

— Mieux vaut tard que jamais!

— Mais tu me disais de profiter de l'existence l'année dernière...

— Dans l'espoir que justement tu ne voudrais pas en profiter sans les autres... Passons. Comment es-tu venu?

— Brûlé le dur jusqu'à la frontière. Puis en bagnole jusqu'ici.

— Avec qui?

— Sais pas.

— Fills de puta! On ne t'a pas demandé tes papiers?

— Non.

— Invraisemblable! S'ils se mettent à conduire les gens sans leur demander leurs papiers...

— J'ai été arrêté et fouillé au moins cinq fois hier après-midi.

— Je parle de la frontière à ici, dans la voiture... Suppose que tu sois un fasciste?

— Je ne suis pas un fasciste. Qui les a tués? Ont-ils été vengés?

Je regardai encore la photographie. Forn haussa ses lourdes épaules et dit, tout en ouvrant un petit coffre-fort qui se trouvait au pied du lit:

— Comprends une fois pour toutes, vieux, je t'en prie. Mon frère et ma nièce sont morts. On ne vit pas avec les morts, on ne les venge pas non plus. On doit seulement essayer de préparer à ceux qui restent une existence un peu plus acceptable. Alors, écoute bien... Je t'aime comme mon frère, mais si tu me parles encore une seule fois de Francisca et de Vicenç, je te casse la figure.

Il fit deux ou trois pas dans la pièce, puis sortit. Quand il revint, ses yeux avaient repris leur expression enfantine. Il me donna une claque sur l'épaule et me demanda de l'excuser.

— Et puis, toi, parle-moi de mon frère et de la petite autant que tu voudras. Je n'avais qu'eux au monde. Un tireur isolé... Il a été abattu... Non, il ne faut pas se venger, il faut voir au-delà de sa peine. Voilà.

Il avait l'air malheureux. Je me levai et l'embrassai.

— Dis-moi, petit, me demanda-t-il après un silence, cette Arlette dont tu m'as parlé...

— Une petite fille... Elle n'a eu d'importance qu'en raison de l'absence de...

— Paquita ou Lili?

— Paquita.

— Tu l'aimes?

— Oui. Derrière Arlette, Lili et deux ou trois autres, il y a toujours eu Paquita. C'est étrange.

— Non. Ce n'est pas étrange. C'est...

Mais le mot ne venait pas, et un silence se glissa encore entre nous. J'allai me raser dans le cabinet de toilette. Forn vint m'aider à mettre en place l'appareil à douches: un vieil arrosoir avec un caoutchouc et la pomme de l'arrosoir emmanchée au bout. L'eau froide acheva de me délasser. J'enfilai une salopette que Forn s'était procurée à mon intention à la Fédération. Nous retournâmes dans la chambre. Je m'allongeai. Je me sentais dispos et plein de sommeil à la fois. Forn s'accroupit devant le petit coffre-fort. Il en sortit deux pistolets qu'il posa doucement sur le lit, prit son ceinturon pendu au mur et, s'étant remis debout, me tendit un des pistolets.

— C'est pour toi. Ce n'est pas pour venger X, Y ou Z que tu devras t'en servir contre les porcs d'en face, c'est pour défendre ta vie... ta vie et celle de Paquita, la mienne... et celle de... Vieux frangin, écoute-moi bien, non, reste couché...

Il gonfla ses poumons d'air frais et me tourna le dos.

— Et celle de ta fille.

— Ma fille?

— Ta fille, Paquita l'a appelée Francisca, Françoise si tu préfères.

Je me levai d'un bond, le pris à bras-le-corps et le fis sauter deux ou trois fois en l'air. Il était lourd, mais j'avais soudain la force d'un hercule. Puis je retournai m'allonger et me mis à pleurer, incapable de proférer un mot.

— C'est toi tout craché. Allons, du calme! Il y a cinq mois que je

le sais, mais je ne l'ai vue que le lendemain de la mort de... Je doutais, je n'osais pas t'avertir. Mais elle te ressemble, d'une façon hallucinante.

Je lui demandai où elles étaient. Il me répondit qu'elles vivaient à Madrid, avec Mariano, mais qu'il ne savait pas l'adresse exacte.

— Tu veux écrire ?

— Oui.

Il alla fouiller dans l'armoire et posa du papier et un stylo sur la table de nuit.

— Un camarade part ce matin pour Madrid, il trouvera facilement Mariano.

— Ne puis-je partir avec lui ?

— Non. Mais ça ne tardera pas. La capitale aura besoin de nous, Catalans. Nous allons monter en force. Je te promets que je ferai tout mon possible pour que toi et moi partions avant le gros de nos milices. Tu as ma parole. Écris ta lettre.

Pendant une demi-heure, peut-être davantage, j'essayai d'écrire. Impossible, tout était brouillé. Je ne pus tracer qu'une seule phrase : « Te quiero, Paquita mía ».

— J'aurais voulu avoir un gosse, moi aussi. Évidemment, ce n'est pas très drôle de mettre un enfant au monde actuellement. Mais c'est une fonction naturelle.

Il fit claquer ses doigts, se moucha bruyamment.

— Notre lutte sera terrible. Tu vois, à supposer que le sort de l'Espagne te laisse froid, tu as au moins deux vies à préserver. Il ne faut pas que ton enfant connaisse les souffrances que tu as subies, ni les humiliations par où Paquita a passé.

— Tu sais que tu peux compter sur moi. Mais toi, qui ne veux pas venger tes morts, qu'est-ce qui te pousse à exposer ta peau ?

— Je suis contre l'injustice. Je t'ai dit que j'ai fait mes classes dans les usines, en prison et dans l'action syndicale. J'ai lu aussi des livres, j'ai voyagé. J'ai vu l'injustice partout où j'ai été... Ne rigole pas, vieux frère, si je croyais en Dieu, je foutrais toutes les églises par terre...

Forn prit un autre ceinturon au mur, me le serra sur le ventre par-

dessus ma salopette, y attacha le pistolet et me poussa vers la porte. Il faisait moins frais dehors, mais l'on ne voyait pas encore le soleil. Nous montâmes dans la petite auto verte. Comme la veille, des camions armés circulaient dans les rues, mais, à l'exception de quelques patrouilles qui, ayant reconnu Forn, nous laissèrent passer, aucun milicien n'était encore levé. Nous nous arrêtâmes devant une petite maison de Sarriá, une modeste auberge.

— On va voir un type formidable. Cinq ans de prison sous Alphonse XIII, un an sous Primo de Rivera, évadé. Un anarchiste du tonnerre. Sa femme et sa fille sont à Tolède, peut-être mortes. Aucune nouvelle. C'est un ouvrier. Il a appris à lire tout seul. Écoute-le. C'est un grand type. C'est Xiberta. Un type comme Durruti, en moins braque.

Dans la salle enfumée, Xiberta était assis à une table surchargée de papiers et de cartes. Il leva la tête quand nous passâmes le seuil, et nous fit signe d'approcher.

— Xiberta, dit Forn, voici mon ami français.

— Salut, camarade, dit Xiberta. Assieds-toi.

Rugueux, noueux, avec une belle tête de Catalan pur-sang casqué d'une tignasse épaisse et grisonnante, éclairée par deux longues fentes d'où filtrait un regard d'escarboucle, Xiberta m'indiqua une place à côté de lui sur le banc rustique où il était installé. Forn s'assit sur un coin de la table. Un vieil homme aux mains sales, le patron de l'auberge, nous apporta un manzanilla doux, nous bûmes d'un trait nos petits verres ; le vieil homme les remplit de nouveau, puis Xiberta fouilla dans ses papiers sur la table et me tendit une carte d'identité avec ma photographie collée dessus et des cachets d'apparence officiels.

— Tu te reconnais ? me demanda Forn.

Il avait son bon sourire d'enfant. Je me reconnaissais. Je nageais en pleine félicité le jour où un photographe m'avait fait ce portrait, d'ailleurs flatté. Paquita m'avait accompagné ce jour-là ; le photographe lui avait également fait son portrait. Je l'avais dans mon portefeuille. Je mis la carte dans ma poche et avalai mon manzanilla.

Les deux hommes m'imitèrent et le vieil homme, qui nous observait, vint encore emplir nos verres.

— Alors, tu as piloté?

— Un peu.

— Sur quoi?

— L'avion d'Aguirre, dit Forn. Aguirre est à Madrid.

— Jamais de chasse, ni de bombardier?

— Non.

— Je ne vois pas comment on va faire pour t'expédier tout de suite à Madrid... Ainsi, Aguirre s'est rallié à notre cause! Il était mal parti...

Il passa ses mains sèches et brunes sur son visage.

— Écoute, Forn m'a tout dit de ta vie. Veux-tu être infirmier? Madrid demande du personnel. Ça te plairait?

— Je le vois mieux en infirmier qu'en pilote, dit Forn.

— Pilote! repartit Xiberta. Ce ne serait pas pour tout de suite. Il faudrait qu'il s'entraîne sérieusement, et pas à *Cuatro Carninos* — en France.

— En France? m'exclamai-je.

— Oui, en France. C'est tout ce que la France, je ne parle pas du peuple, fait pour nous.

— Pas d'hésitation, dit Forn. Ce sera parfait pour les blessés, et pour toi. Paquita doit malgré tout s'ennuyer.

— Elle n'en a pas le temps, elle, soupira Xiberta, elle est utile.

Il se leva brusquement et me regarda bien en face. Son regard noir était comme voilé.

— En général, les femmes sont des idiots, me dit-il. On leur demande de ne pas aller quelque part, et elles y courent... Elles ne savent pas ce que c'est que le danger. Paquita est une fille bien. Tu as de la chance.

Il saisit son verre et cria, sans doute pour s'étourdir:

— À la F.A.I., à la République, à la Révolution. La Révolution seule compte.

N'était cette grosse ride verticale qui séparait son front comme une

blessure, il m'aurait été impossible d'imaginer les pensées douloureuses qui bouillonnaient dans son crâne. Il se ressaisit vite et me demanda avec une extrême gentillesse d'aller m'asseoir à une autre table — il avait à travailler avec Forn. Je bus quelques manzanillas, puis m'endormis. J'avais vraiment du sommeil à rattraper. Vers dix heures, une dizaine de miliciens entrèrent dans l'auberge. Ils faisaient grand tapage. J'ouvris un œil, les garçons me regardèrent sans aménité mais sans arrogance; ayant aperçu Xiberta et Forn, ils allèrent leur dire bonjour, puis firent silence, ou plutôt parlèrent moins haut.

— Approche! me dit Forn.

Il me présenta aux miliciens et nous nous assîmes à l'écart. Ces hommes avaient capturé Goded en juillet, et depuis lors ils ne perdaient jamais une occasion d'arroser leur victoire. Prenant part à la conversation comme si j'avais été pour eux une vieille connaissance (j'étais l'ami de Forn, donc le leur), les regardant boire, caresser d'un geste attendri et maladroit leur revolver, faisant chœur quand ils affirmaient que les militaires, sauf Miaja « et encore on demande à voir! » étaient normalement des réactionnaires, mais qu'eux, miliciens de la F.A.I., ne voulaient plus jamais entendre parler de généraux, d'armée de métier, ni de discipline — il me venait le regret de ne m'être que trop rarement senti au cœur une révolte aussi pure. Ces hommes avaient tous fait des années de prison, pas pour désertion, ni pour délit de droit commun; ils avaient lutté au sein de leurs syndicats afin que quelque chose de beau surgît au détour non seulement de leur vie à eux, militants, mais de chaque homme. Ils avaient tué, mais ce n'était pas des assassins. Leur révolte devenait exemplaire. Ils avaient choisi des chemins difficiles, et ils ne s'étaient jamais plaints. Ces anarchistes avaient le sens de l'homme. Lorsque le froid leur mordait la peau, lorsque le désespoir leur gerçait le cœur, des instants d'innocence balayaient leur malaise, leur peine, des instants d'innocence où ils s'épaulaient, fraternisaient.

Ils burent à ma santé, puis, après que Xiberta leur eut parlé un moment, ils quittèrent l'auberge.

Xiberta, Forn et moi déjeunâmes sur place, rapidement. Au café, Forn me dit :

— Je te donne campo jusqu'à ce soir huit heures. Tu viendras me reprendre ici. Si je n'y suis pas, je serai au siège, ou à la maison. Va où tu veux. Il y a un bidon dans le coffre, et le réservoir est presque plein. N'oublie pas de t'arrêter si un camarade te fait signe. La discipline me met en rage, mais les fascistes savent se déguiser. Tiens, voilà les papiers de la voiture.

— Fais-lui une attestation comme quoi tu l'envoies en mission, lui fit remarquer Xiberta.

— Tu crois ?

— Ça vaut mieux. Tous les camarades ne comprendraient pas qu'il a besoin de se détendre, qu'il doit tuer le temps en attendant de partir pour Madrid... C'est pas la peine de faire des jaloux. Un ordre de mission coupera court à toute discussion.

— Il vaut mieux que ce soit toi qui signes, Xiberta.

— D'accord.

J'allai dare dare à Sitges où je me baignai. Plus tard, étant revenu en ville, je pris par le *Paseo de Gracia* dans l'intention de pousser jusqu'au Tibidabo. Il y avait un barrage à l'angle du *Paseo* et de la *Gran Vía*, mais les miliciens, reconnaissant sans doute la voiture de Forn me crièrent je ne sais quoi, amicalement. L'année d'avant, il y avait un manège d'avions au sommet de la colline, et Paquita, qui avait le vertige, avait eu peur quand l'appareil où je l'avais entraînée était resté suspendu quelques secondes dans le vide. Le manège avait plié bagage. Je m'assis sur une sorte de roche qui domine la ville. Le soleil pesait comme du plomb, je défis mon ceinturon, et jetai un regard courroucé sur le pistolet. Porter une arme ne m'allait pas du tout. Je n'étais pas guerrier, je savais bien que, même en m'appliquant, je ne deviendrais jamais un guerrier. Xiberta avait bien fait de me proposer de reprendre ma place dans une infirmerie ou dans un hôpital.

Il faisait chaud, mais j'étais bien. J'aurais dû être assommé par la nouvelle du matin, mais je n'arrivais pas à « voir » le visage de mon

enfant. Je ne voyais que celui de Paquita. Elle était peut-être assise à côté de moi, regardant du même regard tendre que le mien, la belle ville à mes pieds, si paisible en apparence, semblant plutôt répondre dans la lumière crue à mon désir de calme, de repos. La mer scintillait au loin, étale et bombée. De l'enchevêtrement des toits, des terrasses, des arbres, des voies nobles et des jardins publics, une douce rumeur montait. Un jour de 1935, à cette même place, Forn m'avait dit, montrant la ville d'un large mouvement circulaire de ses deux bras : « Quand le temps des hommes sera arrivé, Barcelone sera vraiment le paradis ! » Le temps des hommes était en marche, chaque homme de ce pays le disait dans son langage. Tout à coup, fermant les yeux, Paquita fut réellement à mes côtés. Le soleil devint amical, et l'air m'apporta les doux effluves d'aisselle de filles dansant ; j'étais une fois de plus en pleine magie, j'étais un enfant — je n'étais pas un guerrier. Mais les enfants jouent parfois à la petite guerre... Je n'y avais jamais joué. Puis, s'agissait-il de la guerre ? La Révolution, c'est autre chose. C'était un mot de Forn. Je rouvris les yeux. La douce vision de Paquita s'évanouit. Le soleil redevint brutal. J'étais tout de même sans inquiétude : moi aussi, je croyais au temps des hommes. Quel républicain, en ce jour brûlant d'août, eût pensé que la tentative des Xiberta et des Forn de Catalogne et d'Espagne d'instaurer l'âge de la fraternité sans oriflamme ni monument se solderait en fin de compte par un échec total — et que même leur exemple s'oublierait ? Mais j'étais dans la magie, dans l'euphorie, comme tout le monde. Les causes justes paraissent le plus souvent gagnées d'avance pour qui aime la justice. Et il me semblait assister, contemplant le dessin familier des artères assemblées en tapisserie, à l'épopée des journées de juillet.

« La clé de l'Espagne », disait à peu près Bonaparte de Barcelone, « la première ville, la cité au sang chaud, l'une de celles qu'on ne pourrait prendre honnêtement qu'avec au moins 80 000 hommes ». Il avait eu Barcelone, perfidement, avec seulement les dix mille soldats de Duhesme. Goded connaissait l'histoire. Général et politicien, il avait contribué à la chute de Primo de Rivera et à l'avènement

de la République. Des Baléares dont il commandait la garnison, Goded disposait ici de trois régiments d'infanterie, d'un de cavalerie et d'un d'artillerie. À ces troupes pliées sous une discipline de fer — dans tous les pays du monde « la discipline fait la force principale des armées » — Goded ajoutait les fascistes sans uniforme qui n'avaient de cesse d'en revêtir un. Je distinguais nettement les casernes d'où le 19 juillet à l'aube, les franquistes étaient sortis pour s'emparer « perfidement » de la capitale catalane. Le Dieu des catholiques interdit aux hommes de travailler le dimanche, pas de tuer. La preuve ! *Pro aris et focis ! Ense et Cruce !* Et le *Te Deum* déjà prévu à la cathédrale... Tout était maintenant paisible. Mais que de sang répandu ce dimanche, au nom de Dieu, de l'Espagne et du peuple ! Franco, ici comme à Madrid, avait perdu. Mais ailleurs... Il piétinait moins que les communiqués officiels l'affirmaient. Forn et Xiberta étaient formels là-dessus.

Je distinguais nettement les casernes, sauf une, celle de Saint-André où avait été proclamé l'état de guerre à 4 heures du matin le 19 juillet. Comme au bout de mes doigts, la *Diagonal* coupait obliquement le fin réseau des rues symétriques de l'*Ensanche*, et deux grosses veines quasi parallèles, la *Rambla Cata-lunya* et le *Paseo de Gracia*. Paquita n'était plus à mes côtés, des hommes ensanglantés avaient pris sa place, et ils me montraient le régiment de *Pedralbes* quitter la caserne de *Bruc* par le *Diagonal*, les gens réveillés en sursaut, et les soldats chanter comme s'ils partaient à la conquête de Jérusalem. Ils me montraient les compagnies essaimant partout des tueurs chargés de mettre rapidement à la raison les hommes libres ou voulant l'être, et du sang vite souillé, piétiné, sur les trois grandes places du centre, dont les noms chantent encore dans ma mémoire les jours heureux de 1935 : *Plaza Urquinaona*, *Plaza de Cata-lunya*, *Plaza de la Universidad*... Rien ne fut respecté, pas même cette magnifique Université dont la façade ocre rouge flambait à certaines heures de grand soleil. Et les soldats s'approchaient du centre de la ville. Sans se heurter à une résistance sérieuse trois régiments firent leur jonction.

Plus bas, à la lisière de la mer, deux autres casernes faisaient aussi leur jonction, Numance et le Port.

J'allumai une cigarette. Le tram du Tibidabo, grinçant et sonnant la ferraille, approchait du terminus. Souvent, avec Paquita, nous préférons venir ici sur son impériale plutôt que dans la Ford, et *Tan Gordo* jappait d'aise. Paquita avait-elle laissé notre enfant à des voisines pour suivre Mariano au Palais de la Généralité où Companys fit distribuer des armes dès qu'il reçut la nouvelle de la rébellion des généraux Legurburu, Burriel, et du colonel Quintillanas — s'était-elle battue ? J'étais fou de penser à cela. Les femmes ne sont pas faites pour tuer, mais pour donner la vie. Paquita avait notre enfant à protéger. Et de reste, la veille et l'avant-veille, la ville était aussi paisible qu'à présent. Combien de Catalans n'avaient point haussé les épaules au bruit que le Maroc s'était soulevé ? Les journaux n'avaient consacré que quelques lignes aux informations fantaisistes des agences de presse. Mais quelques syndicalistes, dont Xiberta, étaient sur le qui-vive. Anarchistes, poumistes, communistes se procurèrent des armes au Syndicat des Transports — il ne fallait pas que le coup de 1934 fût réédité...

À cinq heures du matin les sirènes des usines donnèrent le signal de la contre-offensive syndicaliste. Un vers de Lamartine m'obsède : *Et le même soleil se lève sur tes jours.*

Non, ce dimanche-là, le soleil ne pouvait pas avoir le même éclat, le jour ne pouvait pas avoir la même couleur. Le soleil n'avait pas pu rester insensible à ce cri énorme d'espoir qui avait mieux que des drapeaux rallié des milliers et des milliers d'hommes et de femmes. La foi révolutionnaire avait triomphé de la science militaire et de l'or en barres bénit. Le soleil ne s'était pas fait le complice des assassins. Syndicalistes de toute nuance, républicains, des modérés aux extrémistes de gauche, au coude à coude, enfin, enfin ! Et les femmes rompant d'un coup leurs chaînes d'esclavage, libres après des siècles de sujétion — devenant, comme aux hautes époques révolutionnaires, les compagnes des hommes, cessant d'être des choses à plaisir, des

machines à faire des enfants — ou des putains. *Vía Layetana*, au siège de la F.A.I., des camarades m'avaient dit que les femmes avaient fait changer la fortune de camp en poussant gardes civils et d'assaut à se mettre du côté de la contre-attaque. Non, le soleil de Franco n'était pas le même...

Une sorte de buée rouge semblait s'élever du centre de la cité. C'est là que les combats avaient été le plus meurtriers. Après que les policiers à bicornes en carton bouilli et à casquette plate se furent joints à la contre-attaque populaire en mitraillant du haut des toits les cavaliers chargés de tenir la Place de Catalogne et ses abords, les révolutionnaires dont le nombre grossissait à vue d'œil avaient dégagé le *Diagonal*, élevé des barricades, réduit un à un les foyers d'incendie autour des grands hôtels, dans lesquels les franquistes s'étaient repliés en désordre. Vers midi, les Catalans s'avançant en masses compactes et sacrifiées au-devant des troupes de *Montjuich* qui cherchaient à secourir les survivants des bataillons et escadrons démontés, terrés dans les édifices des grandes places et dans l'Université, bousculent les soldats, s'emparent de leurs armes. À trois heures, l'Université capitule, et des pauvres bougres d'ouvriers dont quelques-uns ne peuvent pas même lire Don Quichote, éteignent le feu que des officiers rebelles ont allumé dans la bibliothèque. Quelques minutes après la capitulation de l'Université, les appareils du Prat volent au-dessus de la Place de Catalogne. Une clameur monte de la foule des révolutionnaires à la poitrine nue : « L'aviation est restée fidèle ! » Il ne s'agit plus maintenant que de donner l'assaut à l'hôtel Colón, à la Maison Dorée et au Palais du gouverneur militaire où Goded tente désespérément de faire front à l'attaque populaire. Les anars s'improvisent canonnières. À sept heures du soir, Goded se rend. Sa femme est morte, tuée pendant l'assaut final. L'homme est vaincu, pitoyable — il a tout perdu : ce guerrier adorait sa compagne. « Pour un peu », disait Forn, « je me serais laissé aller à la pitié. Mais trop des nôtres avaient aussi tout perdu, dont ce n'était pas le métier de risquer. »

Des cheminées fumaient, les volutes légères montaient vers le ciel

où elles se fondaient dans le bleu toujours cru. Le *Te Deum* projeté s'était transformé en râle. Le lendemain, les casernes hissaient le drapeau blanc. Durruti arriva à Lerida et à Barbastro. Trois jours après, la Catalogne respirait.

Je me levai, et mon regard tomba sur le *Barrio Chino*, puis chercha l'emplacement des églises incendiées. Une partie de la presse française avait mis l'incendie systématique des églises sur le compte des révolutionnaires, comme si un révolutionnaire pouvait seulement avoir l'idée de s'en prendre aux pierres ! Des tripots du *Barrio Chino* et du Port, des centaines de déclassés, ayant en vue moins une humble récupération individuelle que le pillage et le massacre et les règlements de compte, des souteneurs vivant comme des seigneurs — beaucoup mieux que des seigneurs —, s'étaient mêlés au flot des ouvriers et des intellectuels luttant, eux, pour leur vie. Prenant comme prétexte le fait que sur le *Diagonal* des tireurs embusqués dans un couvent de Carmélites avaient ouvert le feu sur les anarchistes, ils avaient, après pillage en règle, incendié les églises, incendié des immeubles... Santa Maria del Mar, Notre-Dame du Carmel, etc., etc... J'entendais encore la voix soudain rauque de Forn m'expliquer ce qui s'était passé : « On nous a accusés, évidemment. Le contraire eût été étonnant. Mais nous n'y sommes pour rien. Il nous est arrivé de brûler des ornements sacerdotaux, nous avons même fusillé l'effigie du Christ. Leur Christ, aux gens d'en face, pas le nôtre, à supposer que nous puissions avoir un autre Dieu que l'humanité entière. Oui, vieux, leur Christ. Celui de Franco qui est posé sur sa table de travail à côté du portrait de Hitler, celui qui est accroché au burnous des Maures... Oui, au burnous des Maures. Ça t'étonne, hein ? C'est pourtant la vérité. À Badajoz, ils ont tué, pillé, violé, au nom du Christ — oui, le Sacré-Cœur de Jésus en émail sur leur poitrine... C'est le Christ maudit de l'Inquisition que nous avons voulu tuer, pas celui des petites gens qui ont un idéal chrétien, je veux dire d'amour. Pas un militant de gauche n'a incendié un monument, église ou palais. D'abord parce que nous en avons besoin, ensuite parce que, même si l'on n'est pas

d'accord sur l'usage qu'ils en font, un monument marque un moment de notre histoire, un moment de l'histoire de l'humanité si tu veux, si ce que tu crois mon nationalisme te choque. Voilà la vérité. Je t'affirme que c'est la vérité, et cela doit te suffire.» Cela me suffisait. Les hommes de la *Via Layetana* rencontrés le matin même à Sarriá m'avaient dit la même chose — ils n'avaient pas des gueules d'assassins ni de maquereaux.

Le soleil déclinait. Je ramassai mon revolver. *Pourvu que je ne sois pas obligé de m'en servir...* C'est sans doute assez sot à moi d'avoir eu cette pensée en remettant la voiture en marche. D'autant que si je m'étais trouvé ici le 19 juillet, je me serais sûrement servi de mon arme...

Arrivé *Paseo de Gracia*, je stoppai devant le Comité Central des Milices féminines. J'entrai dans le bel immeuble de briques rouges. Une jeune fille me demanda mes papiers et ce que je désirais. Je lui dis que j'aimerais voir la secrétaire, ou une responsable. Elle me fit pénétrer dans une pièce emplie de rires. Aucune des miliciennes présentes ne put me dire où se trouvait en ce moment la secrétaire du Comité. Ces femmes, en salopette, avaient aussi peu l'air guerrier que moi. Je respirai. Et, à tout hasard, je leur demandai si elles avaient gardé le souvenir d'une jeune fille aux cheveux et au regard plus noirs que l'ébène et qui s'appelait Paquita.

— Paquita comment ?

Paquita comment ? C'est vrai, j'ignorais son nom. Elle était Paquita rien de plus. Aucune de ces femmes n'avait jamais entendu parler d'une jeune fille qui s'appelait Paquita et répondait au signalement que j'en donnais. Elles faisaient cercle autour de moi. J'étais assez gêné. Elles sentaient bon. *Si les Maures par malheur arrivent un jour ici...* Je sortis brusquement, sans prendre congé. Je repris ma route. J'avais encore du temps de reste.

L'animation sur les Ramblas était intense, des automobiles allant à toute allure me dépassaient. Elles portaient, peintes en blanc ou en rouge sur leur carrosserie les initiales des syndicats ou des partis qui

les avaient réquisitionnées. À côté du chauffeur, un milicien, et d'autres miliciens derrière. Le chauffeur cornait sans arrêt, le milicien à ses côtés gesticulait et ceux de derrière chantaient et levaient le poing. Devant le monument de Colomb, des hommes en salopette et à *boina* noire et rouge, le fusil en bandoulière, écoutaient un orateur improvisé. Je passai outre, mais fus bientôt contraint de faire halte pour laisser passer une file de camions chargés de miliciens et de miliciennes. Les camions passés, je repartis vers la gare de France devant laquelle je stoppai. J'allai prendre un verre au restaurant dont Miguel Rages était l'année d'avant le propriétaire. Sur les Ramblas, je n'avais pas osé, mû par je ne sais quel pressentiment demander des nouvelles de Miguel. Je n'en avais pas non plus demandé à Forn. J'interrogeai le garçon.

— Le père a foutu le camp, camarade, c'était un ennemi du peuple. Le fils s'est engagé chez Franco. Il était lieutenant de réserve. On aurait jamais cru ça de Miguel. C'était pas un patron pourtant, mais comme un copain pour le personnel. C'est son vieux qui l'a sûrement poussé... On sait jamais ce qui se passe dans les familles, tu sais... L'autre fils est resté ici. Il est avocat. Comme ça, le vieux a un fils dans les deux camps, mais lui, t'en fais pas, pas si bête, il se battra pas. Y a que le fric qui compte pour ces cochons-là...

— Et Miguel, sait-on où il est ? demandai-je à l'homme.

— Ah, je te l'ai pas dit ? Ben, il est mort.

Je vidai mon verre d'un trait.

— Ça m'a fait de la peine, dit le garçon.

— À moi aussi. Pour le premier de l'an, Miguel m'avait écrit. C'est triste.

— Oui, c'est triste ! Pauvre Miguel. Mais, tu sais, faut pas te laisser abattre. Si Franco n'a pas ta peau, tu verras ce que nous, les Catalans, on va faire de l'Espagne.

Je sortis, nullement étonné de l'orgueil du garçon. Il est vrai qu'historiquement parlant, la Catalogne a l'habitude de la lutte pour son émancipation ; elle a su tirer la leçon de sa liberté durement

conquise — le renouveau éclatant de sa littérature le prouve. Je méditai là-dessus un moment, puis pensai que je ne voulais pas que Franco eût ma peau avant que j'eusse revu Paquita. *Ah non, je veux vivre!* Je tirai rageusement sur le démarreur et fonçai à toute allure vers les *Ramblas*. J'avais besoin de m'étourdir. La mort de Miguel, ça me faisait quelque chose. Ça me pinçait le cœur. Peu importe qu'il fût mort de l'autre côté, il était mort, voilà tout. Miguel avait été — oh, mille fois moins que Forn, Don Antonio ou Mariano — l'un de ceux qui m'avaient appris à aimer la Catalogne et l'Espagne. Il zézayait légèrement, et Don Antonio disait de lui que sa difficulté à prononcer convenablement la jota ajoutait à son charme.

Je revois sa garçonnière, un sous-sol très gentiment arrangé, avec de beaux éclairages indirects et quelques vieux meubles catalans de la belle époque, où une seule femme à ma connaissance était admise. Je le revois qui détourne son regard à *Las Hurdes*... Je le revois qui refuse en riant de monter avec moi dans un Potez préhistorique, sous prétexte que j'ai cassé du bois quelques jours auparavant et qu'il tient bigrement à la vie... Je le revois allant à la messe, à une heure matinale et je l'entends me dire : « Ne m'accompagnez pas, puisque vous n'êtes pas croyant. »

Ah pourquoi cet être-là s'était-il laissé abuser ? Et sa mort ne servait à rien — sinon à me plonger dans la peine.

*

Quelques jours passèrent lentement. Je grattais du papier au Palais Cambó, pointais des noms, des denrées, prenais part de mon mieux à de graves conversations où je me rendais compte que les chefs catalans de la C[onfédération] N[ationale du] T[ravail] et de la F.A.I., s'ils organisaient le pays selon leur idéal sans doute pour lui conserver son particularisme et affermir son autorité en matière de Révolution, pensaient aussi au sort de l'Espagne tout entière. Ils étaient plus près de Proudhon que de Marx, me semble-t-il.

L'entrée et la sortie du Palais étaient contrôlées ; mais une fois dedans, on se serait cru dans un moulin. Nulle discipline. J'avoue que j'étais à mon aise, et que je pensais souvent avec étonnement à la clairvoyance du secrétaire local communiste de T... qui sans autrement me connaître m'avait dit que j'étais anarchiste, et qu'il y avait de grandes chances pour que je le reste toute ma vie. Mais le moulin fonctionnait très bien, et la farine qui en sortait était de qualité. Ceux qui ont prétendu que la F.A.I. n'était qu'un ramassis de crapules ont basement menti. J'étais le seul repris de justice authentique de la maison, et par Dieu, je ne pense pas être une crapule.

Les nouvelles, sans être excellentes, devinrent moins alarmantes. Durruti faisait des merveilles, Madrid s'organisait. Le point noir, c'était Tolède. Xiberta arguait d'un rendez-vous urgent quand d'aventure quelque étourdi mettait devant lui la conversation sur l'Alcazar. Forn oubliait ses morts en se dévouant à la cause vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je ne l'ai jamais vu se coucher une seule fois tant que nous restâmes à Barcelone. Manyart passait ses nuits à écrire des articles ou à traduire Stendhal. Puig faisait des poèmes pacifistes. On ne lui disait rien à cause de sa bravoure lors des journées de juillet. Il se remettait mal, physiquement, d'une sale blessure à la jambe. Il habitait Rosas, mais venait fréquemment à Barcelone. Entre la lecture de ses dernières œuvres et le commentaire des nouvelles, il me disait :

— Mais partez donc ! Vous ne voyez pas que c'est de la foutaise, tout ça ? Comme si quelques hommes pouvaient faire la Révolution, c'est-à-dire, et c'est la seule définition valable de la Révolution, comme si une poignée d'illuminés pouvaient changer la nature putassière de l'homme. J'ai déjà quitté la religion à cause de l'ordure que j'y ai respiré vingt ans et plus. Moi, entrer à la F.A.I. ? Non, vous êtes fou, mon bon ami ! Vous verrez... Retournez donc en France... Un homme intelligent ne peut pas aimer la guerre.

Je n'aimais pas la guerre, peut-être n'aimais-je que très superficiellement la Révolution, bien qu'il m'eût été difficile de rester insensible aux souffrances que des gens comme Forn et tant de camarades

militants avaient endurées — et bien que la révolte contre l'injustice sociale soit le commencement de la sagesse. Mais j'aimais Paquita, et j'aurais bravé tous les dangers pour la revoir.

Les jours n'avaient pas de fin. Forn à qui je demandais trois fois l'heure quand nous partions pour Madrid me répondait :

— T'inquiète pas, vieux frère. Bientôt. On s'en occupe.

Et qu'il fût deux heures du matin ou cinq heures de l'après-midi, il finissait sa phrase par un tonitruant :

— Va donc au cinéma ! Ça te changera les idées.

La fraternité commençait à me peser comme une mort. J'avais besoin d'amour. J'en avais assez de la guerre. Je me précipitais sur les journaux de Madrid. Rien à signaler.

Je cessai du jour au lendemain d'aller gratter du papier ou écouter des cours de communisme libertaire au Palais Cambo.

Puis au moment où je m'y attendais le moins, au moment où je supputais les dernières chances que j'avais de filer à Madrid sans m'abaisser à commettre un faux, Xiberta m'annonça que Forn, lui et moi partions, en avion.

Il y avait plus d'une semaine que je piétinais. Je le fis remarquer à Forn.

— Sacré bon Dieu, va ! Regarde Xiberta ! Il est toujours sans nouvelles de sa femme et de sa fille... Toi, tu sais bien que Paquita est en sécurité, qu'elle est bien, que Mariano veille sur elle et sur ton enfant !

— Comment le saurais-je ? Elle ne m'a jamais écrit. Ni Mariano.

— À moi non plus. Mais ce n'est pas une raison pour pleurnicher.

Nous partîmes pour Madrid à la date fixée. Pas en avion. Dans l'auto de Forn. Il venait de la faire peindre aux couleurs de la F.A.I. : rouge et noir.

4

LA RENTRÉE DE PAQUITA

S'il n'y avait Paquita, c'est Forn qui serait au centre de ce récit. Mais je sais tout ce que je lui dois. Il y avait bien d'autres hommes de sa trempe à la F.A.I. — on ne m'en voudra pas si je parle surtout de Paquita.

À la demande de Xiberta, nous passâmes l'heure qui précéda notre départ au sommet du Tibidabo. Tandis que mes deux compagnons se plongeaient dans leurs réflexions, je m'aperçus tout à coup que si Paquita restait le centre de ma vie, l'idée de la revoir, la joie de la revoir, rayonnait autour de moi, illuminait ce beau pays catalan dont jusqu'à présent je n'avais enregistré qu'automatiquement les merveilles. En 1935, Barcelone avait été un refuge. Je ne m'y étais rendu qu'au hasard : pour échapper à une surveillance policière. J'avais été plus préoccupé de moi-même que des beautés qui auraient dû davantage me solliciter. L'auto, l'avion — la vitesse ne m'avait procuré que des sensations purement charnelles, sans qu'aucune